Revue des Études de la Langue Française
Volume 18, Issue 2, 2026 (N° de Série 35), pp. 63-76
http://relf.ui.ac.ir
DOI: http://dx.doi.org/relf.2026.149630.1303 Document Type: Research

L'ÉTUDE DU LANGAGE NON-VERBAL DANS *L'ENFANT QUI SAVAIT LIRE LES ANIMAUX* (2013) ET *LE MERVEILLEUX VOYAGE DE NILS HORGERSSON* (1912)

Sara Soroush [1], Negar Mazari [2*]

[1] Doctorante en langue et littérature françaises, Département de langue et de littérature françaises, Université Ferdowsi de Mashhad et Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, Paris, France
[2] Maître assistante en langue et littérature françaises, Département de langue française, Faculté des lettres et des Sciences humaines Dr. Ali Shariati, Université Ferdowsi de Mashhad, Mashhad, Iran

Reçu: 2026/07/06, Accepté: 2026/10/07

Résumé: Cette étude examine la communication non verbale animale dans *Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson* (Lagerlöf, 1912) et *L'Enfant qui savait lire les animaux* (Serres, 2013). Elle pose la question suivante: dans quelle mesure ces deux récits opposent-ils une vision anthropocentrique, qui instrumentalise le langage animal au service de l'empathie humaine, à une vision non anthropocentrique, qui reconnaît l'autonomie sémiotique et l'altérité des animaux ? Pour y répondre, l'étude mobilise deux cadres théoriques complémentaires: la proxémie d'Edward T. Hall, et la zoopoétique d'Anne Simon. La proxémie de Hall décrit comment distances, orientations et contacts structurent les interactions interspécifiques. La zoopoétique de Simon interprète ces interactions comme des indices d'une subjectivité animale irréductible. Les résultats montrent que les deux œuvres déploient deux paradigmes opposés. Chez Lagerlöf, le langage animal est instrumentalisé au service de l'édification morale du héros humain: l'animal parle, mais c'est pour mieux servir la leçon. Chez Serres, le langage animal devient le milieu d'une co-présence sensible : l'animal n'est plus un signe à déchiffrer, mais une présence à éprouver. La comparaison, loin d'établir une évolution linéaire, met en évidence la coexistence de ces deux paradigmes dans la littérature jeunesse.
Mots-clés: Langage non verbal, Communication animal-humaine, Proxémie, Zoopoétique, Espace littéraire.

The Study of Non-Verbal Language in *The Child Who Knew How to Read Animals* (2013) And *the Wonderful Adventures of Nils Holgersson* (1912)

Sara Soroush [1], Negar Mazari [2*]

[1] PhD student in French Language and Literature, Department of French Language and Literature, Ferdowsi University of Mashhad and Sorbonne Nouvelle-Paris 3, Paris, France
[2] Assistant Professor in French Language and Literature, Department of French Language and Literature, Faculty of Letters and Human Sciences Dr. Ali Shariati, Ferdowsi University of Mashhad, Mashhad, Iran

Received: 2026/07/06, Accepted: 2026/10/07

Abstract This study examines animal non-verbal communication in *The Wonderful Adventures of Nils Holgersson* (Lagerlöf, 1912) and *The Child Who Knew How to Read Animals* (Serres, 2013). It asks to what extent do these two narratives oppose an anthropocentric vision, which instrumentalizes animal language to serve human empathy, with a non-anthropocentric vision, which recognizes animals' semiotic autonomy and alterity? To answer this, the study draws on twocomplementary theoretical frameworks: Edward T. Hall's proxemics, and Anne Simon's zoopoetics. Hall's proxemics describes how distances, orientations, and contacts structure interspecific interactions. Simon's zoopoetics interprets these interactions as indices of an irreducible animal subjectivity. The results show that the two works deploy two opposing paradigms. In Lagerlöf, animal language is instrumentalized to serve the moral edification of the human hero: the animal speaks, but only to serve the lesson better. In Serres, animal language becomes the medium of a sensitive co-presence: the animal is no longer a sign to be deciphered, but a presence to be experienced. Far from establishing a linear evolution, the comparison highlights the coexistence of these two paradigms in children's literature.
Keywords: Non-verbal language, Animal-human communication, Proxemics, Zoopoetics, Literary space.

مطالعه زبان غیرکلامی در *کودکی که می‌توانست حیوانات را بخواند* (۲۰۱۳) و *ماجراجویی‌های شگفت‌انگیز نیلز هولگرسون* (۱۹۱۲)

سارا سروش [۱]، نگار مزاری [۲*]

[۱] دانشجوی دکترا زبان و ادبیات فرانسه، گروه زبان و ادبیات فرانسه، دانشگاه فردوسی مشهد و دانشگاه سوربن نوول ـ پاریس ۳، پاریس، فرانسه
[۲] استادیار زبان و ادبیات فرانسه، گروه زبان و ادبیات فرانسه، دانشکده‌ی ادبیات و علوم انسانی دکتر علی شریعتی، دانشگاه فردوسی مشهد، مشهد، ایران

تاریخ دریافت: ۱۴۰۵/۰۴/۱۵، تاریخ پذیرش: ۱۴۰۵/۰۷/۱۵

چکیده: مقاله به بررسی زبان غیرکلامی در دو کتاب *سفر شگفت انگیز نیلز هولگرسون* (نوشته سلما لاگرلوف، ۱۹۱۲) و *کودکی که می‌توانست زبان حیوانات را بخواند* (نوشته آلن سر، ۲۰۱۳) می‌پردازد. پرسش اصلی پژوهش این است: تقابل دو دیدگاه انسان‌محور و غیرانسان‌محور در بازنمایی زبان غیرکلامی حیوانات، تا چه اندازه می‌تواند به همدلی میان انسان و حیوان بینجامد؟ آیا این زبان می‌تواند عاملیت معنایی و دیگربودگی یا استقلال هستی‌شناسی حیوان را به رسمیت بشناسد؟ برای پاسخ، دو چارچوب نظری مکمل به کار گرفته می‌شود: پروکسمیک ادوارد تی. هال و زوپوئتیک آن سیمون. پروکسمیک هال نشان می‌دهد فاصله‌ها، جهت‌گیری‌ها و تماس‌ها چگونه تعاملات بین‌گونه‌ای را شکل می‌دهند. زوپوئتیک سیمون این تعاملات را نشانه‌هایی از سوژگی تقلیل‌ناپذیر حیوان می‌خواند. نتایج نشان می‌دهد دو اثر، دو پارادایم متضاد را پدید می‌آورند. در اثر لاگرلوف، زبان حیوان، ابزاری برای تربیت اخلاقی قهرمان انسانی است: حیوان سخن می‌گوید، اما تنها برای آنکه درس اخلاقی را بهتر برساند. در اثر سر، زبان حیوان به محیطی برای هم‌حضوری حسی بدل می‌شود: حیوان دیگر نشانه‌ای برای رمزگشایی نیست، بلکه حضوری برای تجربه‌کردن است. این مقایسه، به‌جای ترسیم سیری خطی، هم‌زیستی این دو پارادایم را در ادبیات کودک آشکار می‌سازد.
واژگان کلیدی: زبان غیرکلامی، ارتباط انسان–حیوان، پروکسمیک، زوپوئتیک، فضای ادبی

* Auteur Correspondant. Addresse e-mail: negarmazari@um.ac.ir

22322-469X © The Author(s). Published by University of Isfahan
This is an open access article under the CC BY-NC 4.0 License (https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0).

Introduction

Depuis toujours, les écrivains explorent les langages non verbaux pour exprimer l'indicible. Le corps, lié aux émotions, prolonge une communication interspécifique immédiate: le langage corporel animal révèle des intuitions ineffables. Merleau-Ponty qualifie ce langage «à la deuxième puissance» (1969, pp. 7, 132), comme une couche expressive primordiale, antérieure et plus charnelle que la parole articulée, qui établit un dialogue corporel forgeant une communauté de sens.

Cette analyse se concentre sur deux œuvres phares, séparées par un siècle, qui placent la communication non-verbale avec l'animal au cœur de leur intrigue. Publié chez Rue du Monde, *L'Enfant qui savait lire les animaux* (Serres, 2013) se distingue par sa dimension visuelle: il associe texte et image pour représenter le langage corporel d'un protagoniste amnésique dialoguant avec la faune menacée, questionnant notre appartenance au vivant. Près d'un siècle plus tôt, *Le Merveilleux voyage de Nils Holgersson* (Lagerlöf, 1912) dépeint un parcours initiatique : un garçon cruel, devenu minuscule et capable de comprendre les animaux, voyage avec des oies sauvages. Les épreuves vécues et les liens créés conduisent à sa rédemption. Des changements corporels traduisent les transformations émotionnelles (Cohen, 2019, p. 20). Ce corpus comparatif doit être justifié méthodologiquement, car les deux œuvres diffèrent par leur genre, longueur, contexte et dispositif médiatique. Par le genre, *Nils Holgersson* est un roman d'apprentissage de plusieurs centaines de pages, destiné à enseigner la géographie de la Suède aux écoliers; *L'Enfant qui savait lire les animaux* est un album illustré de 48 pages, où l'image domine le texte. Par la longueur, le roman de Lagerlöf se déploie sur deux volumes, celui de Serres tient en une seule séance de lecture. Lagerlöf écrit en 1912, dans une Suède rurale où l'industrialisation menace les modes de vie traditionnels, tandis que Serres écrit en 2013, dans une France urbaine confrontée à la crise écologique. Par le dispositif médiatique, Chez Lagerlöf, la narration repose sur le texte seul, tandis que Serres mobilise l'album hybride, associant texte et image. Les illustrations de Zaü participent à la construction du sens écologique en transformant la page en espace narratif. Ce fait nous permet d'observer comment un même thème, la communication non-verbale avec l'animal, se déploie dans des régimes sémiotiques différents. Selon Uesküll (1956, p. 40), l'espace perçu est indissociable du sujet qui entre en relation avec son environnement. L'efficacité de cette recherche réside dans la comparaison de deux œuvres aux narrations différentes, révélant l'évolution narrative sur un siècle et les présupposés philosophiques et esthétiques propres à chacune. Malgré les écarts historiques, génériques et médiatiques entre *Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson* de Selma Lagerlöf et *L'Enfant qui savait lire les animaux* d'Alain Serres, leur rapprochement repose sur une configuration narrative commune: deux enfants se retrouvent involontairement séparés de leurs repères et de leurs attaches antérieures, puis immergés dans un espace naturel où l'environnement humain et urbain est largement absent. Cette mise à distance inscrit le corps et la subjectivité de l'enfant dans une reconfiguration au contact de l'espace et de l'animal. Les différences entre les deux œuvres deviennent ainsi le point d'appui de la comparaison, permettant d'examiner, dans des contextes historiques et des dispositifs distincts, les significations des relations entre l'enfant, l'espace et le vivant. Ainsi, la

comparaison ne vise pas à gommer les différences, mais à les mobiliser comme analyseurs. Les différences entre les deux œuvres deviennent ainsi le point d'appui de la comparaison. Le décalage historique d'un siècle, en particulier, ne doit pas être interprété comme une simple évolution linéaire. Nous n'interprétons pas ces différences comme une «évolution». Deux orientations se distinguent: une perspective anthropocentrique chez Lagerlöf et une approche non anthropocentrique chez Serres. En 1912, Lagerlöf inscrit l'animal dans un cadre positiviste, lui prêtant parole et émotions humaines à des fins pédagogiques et morales. En 2013, Serres écrit dans un contexte transformé par plusieurs décennies de critique de l'anthropocentrisme: les travaux d'Élisabeth de Fontenay (2009) sur le «propre de l'homme», la philosophie de l'animal de Jacques Derrida, les études animales (Delon, 2015), et la zoopoétique d'Anne Simon (2021).

L'animal n'est plus seulement un support pédagogique, mais devient un sujet relationnel. La comparaison entre Lagerlöf et Serres révèle deux régimes de pensée, l'un issu du XIXe siècle, l'autre du XXIe. Chez Lagerlöf, les échanges avec les oies participent à une écoformation morale. Chez Serres, l'immersion sensorielle permet une reconstruction identitaire par le dialogue corporel avec l'animal.

Pour penser cette dimension spatiale, nous mobilisons les réflexions de Gaston Bachelard (1957) dans *La Poétique de l'espace* et de Maurice Blanchot (1955) dans *L'Espace littéraire*. Bachelard montre que l'espace n'est pas un simple contenant géométrique, mais un espace vécu, investi par l'affect, la mémoire et l'imagination: «L'espace saisi par l'imagination ne peut rester l'espace indifférent livré à la mesure et à la réflexion géométrique» (Bachelard, 1957, p. 17). Dans le prolongement de la proxémie de Hall, Bachelard montre que les distances et les configurations spatiales portent des significations affectives, symboliques et culturelles et il souligne que le lien avec un lieu s'enracine aux souvenirs et aux rêveries du sujet. (1942, p. 19) Blanchot, quant à lui, conçoit l'espace littéraire comme un «lieu sans lieu», instable et ouvert, marqué par l'absence, l'errance et la transformation, plutôt que par l'ancrage dans un territoire fixe.

Bachelard (1957) et Blanchot (1955) offrent le cadre phénoménologique de notre réflexion sur l'espace en montrant comment les lieux sont vécus, imaginés et investis de sens. Hall et Simon proposent deux niveaux d'analyse complémentaires des relations entre l'enfant et l'animal. La proxémie de Hall permet d'observer concrètement les comportements et les interactions: distances, rapprochements, contacts, postures, regards et mouvements dans l'espace. La zoopoétique d'Anne Simon permet ensuite d'interpréter la portée littéraire de ces interactions et d'analyser la manière dont le texte construit la présence, l'agentivité et la place de l'animal dans le récit. Ainsi, la proxémie décrit les modalités corporelles et spatiales de la relation, tandis que la zoopoétique en éclaire les significations littéraires et symboliques.

Ainsi, les deux œuvres déploient une poétique de la rencontre avec le sauvage. Nils, «assis sur le dos du jars, regarde le paysage qui se déroule sous lui» (Lagerlöf, 1912, p. 17), tandis que l'Enfant, «marchant pieds nus sans savoir ce qu'il cherche» (Serres, 2013, p. 5), éprouve la nature par immersion sensorielle. Le concept d'«espace personnel» (Hall, 1971, p. 2-18) est central: distances, approches et vocalisations structurent les interactions. Serres

montre que l'enfant, en observant la nature, se reconnaît lui-même: «Plus loin encore, il réapprend la taille des montagnes. Il observe qu'elles peuvent presque flotter sur les vagues sèches de la savane» (Serres, 2013, p. 19). Le registre non verbal devient ainsi un medium de relation interspécifique, rejoignant la Zoopoétique (Simon, 2021), soit la capacité de la littérature à inventer des langages animaux fictionnels, ni simple métaphore ni calque humain.

Ainsi, Nils, métamorphosé, perçoit le monde dans la peau d'un non-humain: «Le gamin courait si vite que les gros troncs des hêtres semblaient se précipiter à sa rencontre; il gagnait sur le renard. Enfin, il fut assez près de lui pour l'attraper par la queue» (Lagerlöf, 1912, p. 35). Cette analyse étudie comment les comportements non verbaux construisent le lien interspécifique: le langage animal reflète-t-il les codes humains ou exprime-t-il une altérité? Lagerlöf mobilise un anthropomorphisme pédagogique, tandis que Serres privilégie une communication corporelle et préverbale. Cette divergence se retrouve dans leurs dispositifs narratifs: l'interprétation des silences chez Lagerlöf et la primauté de l'image chez Serres.

L'articulation entre proxémie et zoopoétique mérite d'être explicitée. La proxémie de Hall fournit un cadre descriptif pour analyser la gestion des distances, intime, personnelle, sociale et publique, l'orientation corporelle et les contacts. Appliquée à la relation humain-animal, elle permet d'identifier les significations affectives, culturelles et symboliques liées aux distances et aux interactions corporelles. Chez Lagerlöf, Nils négocie les distances avec les animaux selon des rapports d'agression ou de protection. Chez Serres, l'enfant les abolit par une immersion sensible. La zoopoétique d'Anne Simon permet de dépasser une lecture fonctionnelle des comportements pour révéler une subjectivité animale: un corps expressif inventant une langue propre, irréductible au langage humain. Chez Lagerlöf, l'animal devient un signe lisible par l'homme; chez Serres, un sujet dont l'altérité résiste à la traduction. L'étude proxémique constitue ainsi un premier niveau d'analyse à partir duquel il devient possible d'interroger la manière dont se construit la relation entre l'humain et l'animal dans les deux œuvres.

L'animal se lit aussi par sa territorialité: espace vital, protection et distances spatiales structurent la narration et révèlent la relation enfant-animal (Hall, 1971, p. 11). Mobiliser proxémie et zoopoétique permet d'analyser les relations enfant-animal à travers le langage non verbal, la gestion des distances et la subjectivité animale. L'étude des illustrations de Serres relève d'une recherche ultérieure.

Historique de la recherche

Sur le plan théorique, l'étude des comportements non verbaux s'appuie sur des travaux fondateurs (Rimé et Gaussin, 1982), testant l'hypothèse d'une corrélation positive entre densité de la communication et activité non verbale. Dans le champ des interactions interspèces, des recherches récentes (Leblanc et al., 2024) ces cadres croisés (PRCA et PRCD) analysent les dyades homme-animal, révélant comment les pratiques équestres développent une empathie sensori-motrice. Cette approche rejoint la réflexion philosophique d'Élisabeth de Fontenay (2009), qui déconstruit le «propre de l'homme» et animalité et humanité sont pensées en continuum, questionnant l'anthropocentrisme. Notre projet explore le langage non verbal chez Serres et Lagerlöf à travers les signes corporels.

Cadre théorique et méthodologique:

Dans le champ de la phénoménologie de l'espace, la réflexion de Gaston Bachelard dans *La Poétique de l'espace* offre un cadre théorique particulièrement pertinent pour analyser l'espace non seulement comme un lieu physique, mais aussi comme un espace vécu, intime, affectif et imaginaire. Chez Bachelard, la maison constitue un espace vécu et intime qui participe à la construction de la mémoire, de l'imaginaire et de la rêverie de l'enfant. Elle représente ainsi un premier «univers» à partir duquel le sujet peut progressivement s'ouvrir au dehors et faire l'expérience du monde (Bachelard, 1957, p. 32). Dans *L'Espace littéraire*, Maurice Blanchot envisage la littérature comme une expérience permettant de dépasser l'apparence du monde pour accéder à ses dimensions profondes, cachées et inconnues. L'écriture ne se limite pas à représenter une réalité préexistante: elle ouvre un espace où langage, temps, mémoire et imaginaire s'entrecroisent. La littérature devient ainsi un lieu d'exploration de l'inconnu, conduisant le lecteur du connu et du visible vers ce qui échappe à la saisie immédiate (Blanchot, 1955, p.16). Toutefois, ces approches décrivent principalement la signification de l'expérience spatiale sans offrir d'outils précis pour analyser les modalités concrètes des relations qui s'y déploient. C'est pourquoi nous mobilisons la proxémie de Hall et la Zoopoétique d'Anne Simon, considérant l'espace comme un système culturel de communication structuré par différentes distances. Appliquée à la relation humain-animal, elle permet d'étudier les distances et signes non verbaux (postures, regards, contacts). Les travaux d'Anne Simon sur la zoopoétique complètent cette approche en interrogeant les «langages animaux» fictionnels entre projection anthropocentrique et altérité. Notre méthodologie croise ces perspectives pour analyser les signes corporels et les conceptions du lien à l'animal. Nous avons établi une grille regroupant cinq catégories de signes non verbaux: proxémiques, kinésiques, faciaux et oculaires, tactiles, vocaux et olfactifs. Chaque occurrence a été relevée puis interprétée en fonction du contexte narratif et de sa relation avec l'animal.

Analyse comparative: La grammaire de l'échange interespèce: entre logique proxémique et agentivité animale

L'espace du corps et ses signes: de l'éthologie au littéraire

Le corps, surface sémiotique de signes sensoriels variés, fonde chez Hall (1971, p. 8) la proxémie comme négociation des distances mêlant biologie et culture. Darwin (1877), cité par Vauclair (2020, p. 9), souligne une continuité évolutive des émotions entre humains et animaux, que la zoopoétique d'Anne Simon (2021, p. 97) prolonge en y lisant une agentivité et subjectivité animales. Chez Lagerlöf (1912, p. 254), Nils demande à Akka de réduire la distance pour observer des femmes au sol; Akka baisse prudemment l'altitude. La perception aérienne recompose le monde par la hauteur et l'orientation du regard:

> «lorsque les oies sauvages passèrent, une longue file de vieilles femmes s'acheminaient par la superbe allée de bouleaux vers l'église. Elles avançaient sur le sol blanc, vêtues de leurs courtes jaquettes de peau de mouton d'une blancheur éblouissante, de jupes de cuir blanches, de tabliers jaunes ou rayés

> de blanc et de noir, et de coiffes blanches encadrant leurs cheveux blancs». (Lagerlöf, 1912, p. 254)

Le regard aérien transfigure la procession en vision presque sacrée, où l'abstraction chromatique réduit les corps à des motifs mobiles. La solennité naît aussi de la temporalité processionale: imparfaits «s'acheminaient», «avançaient», rythme lent, destination «l'église» et allée de bouleaux encadrant la scène comme une nef. La distance verticale produit une harmonie formelle: Les femmes s'intègrent à un monde ordonné, où le blanc évoque pureté, vieillesse et beauté éphémère. Le regard aérien les inscrit dans un paysage rituel qui exprime l'intériorité du sujet à travers son corps (Khatat & Kahnamouipour, 2015, p. 25) transformant le familier en extraordinaire, selon l'agentivité du regard chez Simon.

Proxémie et corps-signal (Lagerlöf)

La métamorphose de Nils inverse les rapports de force: l'enfant brutal devient vulnérable, tandis que le chat soumis devient maître de l'espace intime. Lagerlöf joue sur une proxémie du renversement (Hall, 1971, p. 12): Le ronronnement du chat, signal ambivalent, crée d'abord un leurre sonore avant que le corps n'exprime l'agression: poils hérissés, dos voûté, queue épaisse, yeux rouges et griffes sorties (Lagerlöf, 1912, p. 12). Chaque modification morphologique devient un signe, une «sémiotique de la menace» inspirée de l'observation animale et orientée vers une portée morale. Nils, encore prisonnier de ses privilèges, affronte désormais la résistance du corps animal. Son expérience sensible intègre ainsi des perceptions multimodales (Fleury et Prévot, 2017, p. 400). Comme le souligne Simon (2021, p. 253), Le corps du chat, instrumentalisé, exprime l'agression et une leçon morale. Son langage non verbal devient un discours didactique destiné à l'enfant.

Corps-miroir: l'émergence de soi (Serres)

Chez Serres, l'enfant ne se contemple pas dans l'étang pour y chercher une image stable de lui-même, mais pour vivre une expérience phénoménologique de son propre corps: «Quelques lendemains, en regardant du côté d'un étang, il apprend à se regarder lui-même. Il se voit. Il se voit marcher» (Serres, 2013, p. 20). Cette scène met en œuvre une perception multimodale et immersive, où la vue du reflet et la sensation proprioceptive des jambes «minces et musclées» (Serres, 2013, p. 20), se conjuguent pour faire émerger une «spatialité de situation» (Merleau-Ponty, 1945, p. 116), c'est-à-dire un corps qui ne s'éprouve plus comme objet mais comme interface active avec le milieu. Cependant, loin de la proxémie fonctionnelle de Hall (1971, p. 46), en considérant le corps comme producteur de signes sociaux, Serres adopte une perspective incarnée et écologique: le corps devient une interface sensible avec le vivant. Cette approche dépasse la vision fonctionnaliste de Hall, qui le conçoit comme outil de communication, et rejoint la zoopoétique d'Anne Simon dans sa critique des modèles mécanistes. Toutefois, Simon privilégie l'expressivité animale, tandis que Serres met l'accent sur l'expérience corporelle de l'enfance.

Le visage et le regard: fenêtres de l'émotion et seuils de la rencontre

Physionomie animale et codes d'alerte (Lagerlöf)

Hall (1971, p. 36) privilégie le visuel dans la communication non-verbale: le visage et les muscles faciaux transmettent émotions et détails précis, la vue portant jusqu'à 1,5 km contre 6 m pour l'ouïe. Chez Lagerlöf, la physionomie animale est lue comme un langage anthropomorphe: les expressions animales, calquées sur le répertoire humain, n'ont de valeur que déchiffrées par et pour le héros humain.

> «Les oies et les poules se tournèrent tout de suite vers Nils; […] "Cocorico! chanta le coq, c'est bien fait! "Cra, Cra, Cra, c'est bien fait!" crièrent les poules, et elles continuèrent indéfiniment à répéter la même chose». (Lagerlöf, 1912, p. 13)

Les oies hérissent plumes et ailes, se menacent bec ouvert, affichent des états émotionnels humains (colère, menace): «Les oies se rassemblèrent, se serrant les unes contre les autres, allongeant leurs têtes toutes ensemble» (Lagerlöf, 1912, p. 13). Les vaches, tête oblique et regards hostiles, affichent des états humains (colère), les gloussements valant des expressions vocales humaines. Cette lecture, critiquée par Simon (2021, p. 97), «dénature» l'animal: ses signaux, interprétés selon une grille humaine, renforcent un récit moralisateur centré sur l'humain. Les vaches s'avancent vers Nils, tête oblique, museau levé, exprimant hostilité et menace. «Mais les vaches faisaient un tel tapage et s'agitaient si violemment qu'il eut peur de les voir se détacher; il jugea plus prudent de se glisser hors de l'étable» (Lagerlöf, 1912, p. 14). Cette scène illustre, avec Hall (1971, p. 50), que La perception d'agression résulte de signaux corporels et vocaux, créant une rupture proxémique. Lagerlöf instrumentalise ainsi le corps animal en signes anthropocentriques.

> «Peu de moments après, une nouvelle oie apparut. Elle suivit le même chemin que la première, volant encore plus bas, et plus lentement. Elle aussi passa tout près de Smirre le renard, et il fit un grand bond après elle: ses oreilles effleurèrent presque les pattes de l'oie, mais elle poursuivit son chemin vers le lac, silencieuse comme une ombre». (Lagerlöf, 1912, p. 39)

Ce passage nuance le régime sémiotique: le vol bas, lent et silencieux de l'oie échappe à l'anthropomorphisme. Sa discrétion face au danger manifeste une adaptation et une agentivité animales dépassant les interprétations humaines.

Regard-croisement: reconnaissance de l'altérité (Serres)

La scène où l'enfant croise des yeux qui «ressemblent aux siens» (Serres, 2013, p. 49) instaure une dynamique proxémique inédite: il ne s'agit plus de déchiffrer un code animal, mais de vivre une rencontre. Le regard, chez Hall (1971, p. 11) simple régulateur de distance, devient chez Serres le lieu d'une proximité qui efface l'espace et ouvre un champ de reconnaissance mutuelle. «Il observe l'ombre de la vitesse et s'élance» (Serres, 2013, p. 24):

l'enfant s'engage corporellement vers l'autre. Les regards restent collés, sans tressaillement, formant une unité dynamique où la fixité oculaire instaure une harmonie inhabituelle. «Il a beau arrondir son dos, regarder le plus loin possible …» (Serres, 2013, p. 27): c'est dans l'arrêt du regard, dans l'immobilité partagée, que la reconnaissance advient. Pour Simon (2021, p. 76), cette représentation figure l'altérité animale sans la réduire: la «ressemblance» ouvre une relation nouvelle, où le regard animal devient accès au vivant. La rencontre oculaire, silencieuse, fonde une reconnaissance interspécifique basée sur une coexistence sensible plutôt que sémiotique. «À l'heure où le regard des parents se couche doucement sur leurs enfants, l'enfant s'assoit et se demande s'il a, lui aussi des parents» (Serres, 2013, p. 40): La reconnaissance animale conduit l'enfant à questionner son origine et son appartenance au monde vivant.

Le geste et la posture: syntaxe du dialogue interspécifique

Gestes codés et rituels sociaux (Lagerlöf)

Le langage gestuel, clé de l'intégration sociale pour Hall (1971, p. 9), devient chez Lagerlöf un vecteur d'anthropocentrisme. Les oies adoptent une gestuelle codifiée, lever la tête, hocher ou tendre le cou en salut qui ponctue et coordonne les échanges (Lagerlöf, 1912, p. 23), mêlant instinct animal et schémas d'interaction humaine. Simon (2021, p. 104) parlerait d'«éthologisation»: La littérature traduit les comportements animaux en signes humains, renforçant une lecture anthropocentrique où la nature semble régie par des codes familiers. Ce brouillage paraît aussi dans le dialogue entre Nils et les ouvriers:

> «En entendant les oies sauvages, ils s'arrêtèrent un moment pour écouter: —Où allez-vous? Où allez-vous? lança un ouvrier. Les oies sauvages ne comprirent pas, mais le gamin répondit: —Là où il n'y a ni machines ni chaudières. Les ouvriers crurent entendre la voix de leur propre nostalgie. —Laissez-nous venir avec vous! crièrent plusieurs d'entre eux. […]». (Lagerlöf, 1912, p. 208)

L'anthropocentrisme agit doublement: les ouvriers projettent leur désir d'évasion sur le cri des oies, tandis que Nils répond à leur appel, «Plusieurs bandes d'oies avaient déjà passé. Elles volaient très haut, mais il entendait pourtant leurs cris: - Nous partons pour les fjells. Nous partons pour les fjells, criaient-elles» (Lagerlöf, 1912, p. 16), la verbalisation du cri efface ainsi la frontière entre communication animale et langage humain. Toutefois, elle passe par la perception de Nils, devenu médiateur : les signaux des oiseaux sont traduits en langage symbolique et reflètent des schémas relationnels humains, confirmant l'horizon anthropocentrique du récit.

Geste exploratoire: l'imitation motrice (Serres)

Serres envisage le geste comme un mode d'exploration et d'identification. L'enfant «observe l'ombre de la vitesse et s'élance» (Serres, 2013, p. 47). Il ne cherche pas à comprendre un message, mais à éprouver le mouvement de l'autre. Pour Hall, la perception sensori-motrice fonde le rapport à l'espace: l'imitation crée une communauté corporelle intuitive, au-delà du langage (Hall, 1971, p. 34).

Chaque mouvement de l'enfant constitue une enquête sur son identité et sa place dans le système écologique: «Il se souvient que ses parents ressemblaient à des animaux remplis de mots» (Serres, 2013, p. 47). Cette phrase énigmatique présente la figure parentale comme hybride, humaine par la parole et animale par le corps, invitant l'enfant à penser son appartenance au vivant. L'imitation des postures animales peut être interprétée comme une identification motrice: imiter l'autre permet d'éprouver kinesthésiquement une communauté des corps, au-delà du langage. Cette lecture rejoint la zoopoétique de Simon (2021, p. 34), pour qui l'«être-avec» les animaux passe moins par la compréhension que par la co-présence corporelle et le partage des rythmes.

La multimodalité sensorielle: au-delà du verbal

La voie sensorimotrice et domestication narrative (Lagerlöf)

Dans l'œuvre de Lagerlöf, la multimodalité sensorielle animale (visuelle, auditive) fonde une intelligence sociale propice à des échanges élaborés avec Nils. Le renard, par exemple, négocie un marché complexe avec les corneilles:

> «Le renard se frottait la tête de la patte gauche et réfléchissait. […] Je sais bien qui pourrait vous ouvrir la cruche, prononça-t-il enfin. —Dis-nous son nom! dis-le! criaient les corneilles —Je ne vous le dirai pas, à moins que vous n'acceptiez mes conditions […]». (Lagerlöf, 1912, p. 175)

Ce passage attribue aux animaux un raisonnement stratégique, une parole articulée et un contrat social. Cette représentation demeure anthropocentrique: l'instinct est transformé en signes servant la narration et l'éducation morale du héros humain. Hall (1971, p. 37) rappelle que la perception est une unité sensori-motrice où toute habitude perceptive est aussi motrice. Chez Lagerlöf, les perceptions animales multimodales façonnent la conscience de Nils à travers les signes corporels:

> «En reconnaissant la voix du gamin, la vache tressaillit […] elle se donna le temps de regarder Nils Holgersson. Il était aussi petit qu'en partant […] mais pourtant il semblait tout autre. […] Nils Holgersson, qui était parti au printemps, avait la démarche lourde et traînante, et les yeux endormis; celui qui revenait était alerte et souple, il parlait vivement; ses yeux brillaient et étincelaient. Il avait la tenue si droite et si ferme qu'il inspirait du respect». (Lagerlöf, 1912, p. 395)

Elle perçoit posture, regard, voix, signes d'une transformation morale que seul un être sensible au vivant peut décrypter. Simon évoque une «domestication narrative» (Simon, 2021, p. 275): les échanges entre Nils et les oies restent orientés vers une finalité morale centrée sur l'humain. Akka, en proposant à Nils de revoir sa famille, agit comme guide éducatif:

> «Nous sommes assez près de Vemmenhög […], poursuivit Akka. J'ai pensé que tu aimerais […] faire une visite à ta maison en passant. […] — Il vaut […] mieux que je n'y aille pas, répondit Nils; mais le ton

> de sa voix disait combien la proposition lui souriait. Akka répondit: — Tu dois aller voir comment on va chez toi. Qui sait si tu ne pourras pas les aider, […]». (Lagerlöf, 1912, p. 393)

Sa parole, empreinte de sagesse humaine, sert moins à exprimer une subjectivité animale qu'à accompagner l'initiation de Nils. La richesse perceptive des bêtes est ainsi «disciplinée» (Simon, 2021, p. 275): miroir, révélateur ou catalyseur du parcours initiatique, sans ouvrir sur une subjectivité autonome. L'œuvre révèle une tension entre observation du vivant et schéma narratif anthropocentrique: malgré leur intelligence, les animaux restent au service de l'humain:

> «Dès que Poucet eut dit qui il était, elle inclina le cou et la tête devant lui avec infiniment de grâce; puis d'une voix si jolie que Nils ne pouvait croire que ce fût celle d'une oie: — Je suis bien heureuse que tu sois venu à mon aide.». (Lagerlöf, 1912, p. 129)

L'animal n'est pas un sujet autonome, mais un reflet de l'humain, figure dont le langage et les émotions, bien que poétiques, restent au service d'une édification morale.

Protolangage et cognition (Serres)

Chez Serres, la parole articulée cède à un protolangage animal d'images, sensations et émotions (Chalindard-Bonhomme, 2013, p. 1). L'enfant «apprend vite la vigilance absolue» (Serres, 2013, p. 37) et suit instinctivement les animaux venant à lui: «Et soudain, pour la première fois, des animaux viennent à lui. Ils semblent le reconnaître. Et l'Enfant décide sans hésiter de les suivre» (Serres, 2013, p. 105). Ce choix privilégie une perception où l'affect précède le décodage rationnel. Le récit adopte une économie para-linguistique fondée sur l'immersion sensorielle: sensations, mouvements et regards deviennent des vecteurs relationnels, faisant de la communication une compréhension intuitive et corporelle, au-delà de l'interprétation consciente (Chalindard-Bonhomme, 2013, p. 1). Les gestes des lionnes manifestent une réponse corporelle observable à l'approche humaine, sans médiation verbale (Thomas, 2003, p. 74). En venant à l'enfant, les animaux inversent le rapport de pouvoir habituel (l'humain observateur-déchiffreur). Serres propose ainsi une communication non anthropocentrée, où corps et immersion sensible remplacent la médiation verbale.

Les langages des sens: canaux spécifiques de la relation

L'olfactif: médiations non verbales et relations interspécifiques

L'olfactif, canal sensoriel paradoxal de la communication non verbale, à la fois archaïque et négligé par l'analyse littéraire, révèle pourtant, dans les deux récits, les relations au vivant. A cet égard, les odeurs des autres corps deviennent des enveloppes olfactives susceptibles de pénétrer le corps du sujet (Fontanille, 2011, p. 64). Selon Hall (1971, p. 39), les odeurs et le souffle délimitent des enveloppes chimiques marquant les territoires et régulant les distances, comme signaux silencieux des rapports de force et de coopération. En zoopoétique, l'olfactif devient ainsi vecteur d'intersubjectivité (Simon, 2021, p. 77). Chez Serres, souffle et effluves favorisent l'immersion sensorielle: les frontières

entre enfant, animal et éléments s'effacent, inscrivant le personnage dans une communauté sensible prélinguistique. L'enfant «plonge et, d'emblée, il sait bien sûr nager. Il nage, nage longtemps et loin. Reprend son souffle sur des nuages. Son élan sur des îles» (Serres, 2013, p. 70): la respiration n'est pas un simple acte physiologique, mais métaphore d'une harmonie avec le monde. Serres évoque un «circuit olfactif» reliant vent, âme et respiration (Serres, 2013, p. 160), L'olfaction relie l'animal au monde dans une continuité sensible. Chez Lagerlöf, elle devient un outil narratif et pédagogique illustrant l'adaptation collective des oies au rythme respiratoire du jars: «Les oies sauvages ne volaient pas très haut, car leur nouveau compagnon de voyage n'aurait pu respirer un air trop léger. À cause de lui elles volaient aussi moins vite qu'à l'ordinaire» (Lagerlöf,1912, p. 17), mais cette sensibilité sert la progression du héros humain Nils, contribuant à une «domestication narrative» des perceptions animales (Simon, 2021, p. 275). L'odeur et le souffle deviennent outils d'apprentissage moral plutôt qu'expression d'une subjectivité animale autonome:

> «Les oies sauvages invitaient le jars domestique à lutter avec elles: c'étaient des concours de vol, de nage et de courses à pied. Le grand jars avait beau faire tous ses efforts, les oies sauvages, agiles, le battaient toujours. Le gamin demeurait tout le temps assis sur le dos du jars et l'encourageait» (Lagerlöf, 1912, p. 51).

L'olfactif, langage non verbal, révèle ainsi deux modes du lien au vivant : fusion sensible et décentrée chez Serres, négociation spatiale et moralisatrice chez Lagerlöf.

Le tactile: négociation proxémique

Le tactile constitue un canal primordial de communication non verbale, lié à la gestion des distances interpersonnelles et interspécifiques. Selon Hall (1971, p. 79), Le contact physique module l'espace relationnel, signalant agression ou confiance. Chez Lagerlöf, le toucher apparaît d'abord comme menace. «Le gamin sentait les griffes qui à travers la veste et la chemise lui entraient dans la chair; les dents pointues lui chatouillaient la gorge. […] Il sentit enfin que le chat rentrait ses griffes et lâchait prise» (Lagerlöf, 1912, p. 12), ou comme refuge: «le jars le saisit de nouveau par le col de la chemise et l'enfonça sous son aile» (Lagerlöf, 1912, p. 32). Ce toucher protecteur, plus rassurant que la vision (Hall, 1971, p. 47), opère une régénération physique et affective de Nils, mais reste ancré dans un schéma anthropocentrique: le corps animal, agressif ou protecteur, sert l'apprentissage moral du héros humain (Simon, 2021, p. 283). Chez Serres, le tactile devient une zoopoétique de fragilité et de réciprocité: caresses et étreintes expriment une vulnérabilité partagée: «Parce que nourrir ses petits justifie tous les combats» (Serres, 2013, p. 37). Le contact crée un espace intersubjectif de co-présence où humains et animaux se découvrent dans leur matérialité et fragilité; l'enfant «s'approche, il caresse. Il apprend à respecter même celui qui n'est pas en liberté» (Serres, 2016, p. 98). Le toucher intime, façonné par l'environnement sensoriel (Serres, 2013, p. 107), la proximité haptique remplace la distance visuelle et fonde une connexion à soi, aux autres et aux objets. Le tactile révèle deux conceptions du lien au vivant: chez Lagerlöf, régulation des

distances et éducation morale; chez Serres, rencontre et reconnaissance de l'altérité dans une matérialité commune.

L'acoustique: signaux proxémiques et écologie sonore zoopoétique

L'acoustique, vecteur clé de la communication non verbale, structure l'espace par distance et direction des sons. Hall (1971, p. 50) montre que voix et signaux sonores régulent les interactions et délimitent des sphères auditives. Cette fonction évoque les observations de Darwin sur l'usage d'outils chez les signaux sonores animaux, liés au développement cognitif et à l'émergence du langage humain. (Vauclair, 2020, p. 19) Chez Lagerlöf, l'acoustique animalière est codifiée et anthropocentrée : cris de la poule, du moineau, du coq et des oies sont présentés comme des signes linguistiques quasi verbaux, insérés dans une trame où l'animal «parle» à l'humain: «Meuh! meuh! meuh! mugissait Rose de Mai» (Lagerlöf, 1912, p. 10), «Cocorico! chanta le coq, c'est bien fait! — Cra, Cra, Cra, c'est bien fait! crièrent les poules» (Lagerlöf, 1912, p. 12). Cette représentation fait de l'animal un interlocuteur domestique dont les signes sont décryptés par l'humain (Simon, 2021, p. 97). À l'opposé, Serres, éclairé par la zoopoétique (Simon, 2021, p. 96), propose une écologie acoustique non anthropocentrée: «À condition de faire confiance aux alertes que nous envoie la Terre. Guetter la moindre de ses vibrations. Et brusquement se redresser» (Serres, 2013, p. 33). Guetter les vibrations implique une attention au monde acoustique partagé, où le son devient un continuum sensible reliant les êtres; l'enfant «apprend vite la vigilance absolue» (Serres, 2013, p. 41), écoute qui ne cherche pas à traduire mais à coexister. Pour Simon (2021, p. 96), la richesse des échanges acoustiques animaux dépasse le logos humain et révèle une intelligence distribuée, où l'absence de langage articulé devient une autre présence au monde. Chez Lagerlöf, le cri animal structure la distance narrative et morale; chez Serres, vibration et milieu créent un paysage sonore favorisant une co-présence intuitive et une écologie de l'écoute interspécifique.

Le visuel: régulation proxémique et scène zoopoétique du regard

Le canal visuel, sens dominant selon Hall (1971, p. 85), le regard structure la communication non verbale par l'évaluation des distances, la lecture des gestes et des expressions. Chez Lagerlöf, il devient un outil de contrôle proxémique: Nils, observant son reflet dans le miroir, cherche une identification unificatrice entre son ancienne et sa nouvelle condition: «le petit bonhomme de la glace fit le même geste» (Lagerlöf, 1912, p. 12), cette image aliène Nils avant d'alimenter sa quête identitaire. Le regard évalue les distances, décrypte les postures animales et transforme l'animal en objet d'interprétation morale. À l'inverse, chez Serres, le visuel relève d'une zoopoétique de la rencontre: l'enfant se mire dans l'étang pour éprouver une présence mouvante au monde: «Il apprend à se regarder lui-même» (Serres, 2013, p. 20). Le regard devient un lien sensible plutôt qu'un outil de distance: il ouvre à une altérité qui transforme le sujet. Chez Lagerlöf, il organise les distances et les rapports de force selon une logique d'évaluation. Chez Serres, il relève d'une approche zoopoétique fondée sur la présence et la résonance. Le visuel devient ainsi un espace d'interdépendance.

Conclusion

Cette analyse comparative du langage non verbal chez Serres et Lagerlöf, fondée sur Hall et Simon, révèle deux poétiques de la relation interspécifique. Gestes, postures, regards et espaces constituent la syntaxe narrative des œuvres. L'opposition entre les deux œuvres repose sur deux conceptions de l'espace. Chez Lagerlöf, l'espace est traversé: Nils voyage, franchit des seuils et rencontre les animaux comme étapes d'un parcours initiatique. Dans une perspective blanchotienne, l'animal devient un signe à interpréter et une leçon à comprendre. Chez Serres, l'espace est habité: l'enfant s'immerge dans l'étang, la forêt ou la savane. Selon une approche bachelardienne, ces lieux sont des espaces d'intimité et d'imaginaire. L'animal n'est plus un message à décoder, mais une présence sensible et un milieu partagé.

L'analyse sensorielle révèle deux paradigmes: chez Lagerlöf, l'espace repose sur des distances négociées où la proximité devient pouvoir, menace ou protection au service de l'éducation morale du héros. Chez Serres, les frontières proxémiques s'effacent au profit d'un milieu partagé, fondé sur respiration, regard et contact. Ainsi, le corps animal est un signal codé chez Lagerlöf, tandis qu'il devient chez Serres un lieu d'expérience sensible où l'enfant s'éprouve et se découvre à travers l'animal.

Le regard oppose deux logiques: chez Lagerlöf, il observe, mesure et objective; chez Serres, il devient rencontre et reconnaissance réciproque. L'univers sensoriel suit cette opposition: chez Lagerlöf, odeurs, toucher et sons servent la progression narrative et morale; chez Serres, ils forment un langage sensible immersif, fondé sur une connexion intuitive et préverbale. Ces deux espaces ne s'opposent pas seulement comme deux représentations de la nature, mais comme deux conceptions de la relation au vivant. Chez Lagerlöf, la relation repose sur la connaissance: comprendre l'animal, interpréter ses signes et l'intégrer dans un récit humain. Chez Serres, elle relève de la co-présence: sentir avec l'animal, partager un rythme et habiter un même milieu sensible.

Dans une perspective écologique, ces deux poétiques se complètent: la première enseigne la reconnaissance de l'altérité animale et le respect d'une juste distance, tandis que la seconde invite à valoriser la proximité sensible et l'appartenance au vivant. Par sa capacité à former les imaginaires, la littérature jeunesse devient un espace privilégié pour penser une coexistence attentive. Ainsi, entre l'espace traversé de Lagerlöf et l'espace habité de Serres, l'enjeu n'est pas de choisir, mais de circuler entre connaissance et immersion.

Ces régimes contrastés révèlent deux poétiques: l'une anthropocentrique et pédagogique, maintenant la frontière humain/non-humain; l'autre immersive et décentrée, faisant du corps sensible un lieu de rencontre. Ainsi, les deux œuvres proposent des réponses divergentes à la représentation du langage non verbal en littérature jeunesse. Lagerlöf inscrit l'animal dans une sphère morale humaine, où l'altérité est reconnue puis intégrée. Serres invite au contraire à décentrer le regard: l'animal devient un milieu partagé où la connaissance laisse place à une co-présence sensible.

Au-delà des cas singuliers, cette étude interroge une éthique de la relation au vivant, une conception de l'enfance entre apprentissage et expérience, ainsi qu'une vision du langage entre maîtrise et empathie. Dans une perspective écologique, ces deux poétiques se complètent: l'une enseigne le respect de l'altérité et la juste

distance, l'autre invite à ressentir l'interconnexion avec le monde. La littérature jeunesse devient ainsi un espace privilégié pour penser une coexistence attentive avec le vivant.

Bibliographie

Bachelard, G. (1942). *L'Eau et les Rêves*. Corti.

Bachelard, G. (1957). *La Poétique de l'espace*. Presses Universitaires de France.

Blanchot, M. (1955). *L'Espace littéraire*. Gallimard.

Chalindard-Bonhomme, S. (2013). *Communication homme-animal: mythe ou réalité* [Thèse de doctorat vétérinaire, École nationale vétérinaire d'Alfort].

Cohen, D. (2019). *Étude des émotions à travers les expressions faciales, intérêt dans les soins en médecine bucco-dentaire: données actuelles de la littérature* [Thèse de doctorat, Université Paris Diderot – Paris 7]. DUMAS. https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03297257v1

Darwin, Ch. (1877). *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux,* C. Reinwald et Cie.

De Fontenay, É. (2009). L'Homme et l'animal: anthropocentrisme, altérité et abaissement de l'animal. *Pouvoirs*, *131*(4), 19-27. https://doi.org/10.3917/ pouv.131.0019

Delon, N. (2015). Études animales: un aperçu transatlantique. *Tracés*, (15), 187–198. https://doi.org/10.4000/traces. 6274

Fleury, C. et Prévot, A.-C. (2017). *Le souci de la natur*. CNRS.

Fontanille, J. (2011). *Corps et sens*. Édition PUF.

Hall, E.T. (1971). *La Dimention cachée* (A. Petita, trad.). Édition de Seuil.

Khatat, N. et Kahnamouipour, J. (2015). *Le Renouveau de la critique littéraire en France*. Édition Samt.

Lagerlöf, S. (1912). *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson* (M. de Gouvenain & L. Grumbach, trads.). Le Livre de Poche.

Leblanc, M., Huet, B. et Saury, J. (2024). Les apports mutuels du Cours d'Action et de la Cognition Distribuée à la compréhension des interactions inter-espèces: le cas d'une relation singulière écuyer-sauteur. *Activités*, (21-1), 1-32. https://doi.org/10.4000/activites.9187

Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Gallimard.

Merleau-Ponty, M. (1969). *La prose du monde*. Gallimard. (Collection «Tel»).

Rimé, R. et Gaussin, J. (1982). Sensibilité des comportements non verbaux aux variations de la densité de communication. *L'année psychologique*, *82*(1), 173-187. https://doi.org/10.3406/ psy.1982.28413

Serres, A. (2013). *L'enfant qui savait lire les animaux* (Zaü, ill.). Rue du monde.

Simon, A. (2021). *Une bête entre les lignes: essai de zoopoétique*. Wildproject.

Thomas, E. M. (2003). The Lion/Bushman Relationship in Nyae Nyae in the 1950s: A Relationship Crafted in the Old Way. *Anthropologica*, *45*(1), 73–78. https://doi.org/10.2307/25606114 [En Anglais]

Uesküll, J.V. (1965). *Mondes animaux et monde humain; suivi des théories de la signification*. Bibliothèque Médiation Denoël.

Vauclair, J. (2020). *L'homme et l'animal; cognition comparée.* Presse universitaire de Paris Nanterre.